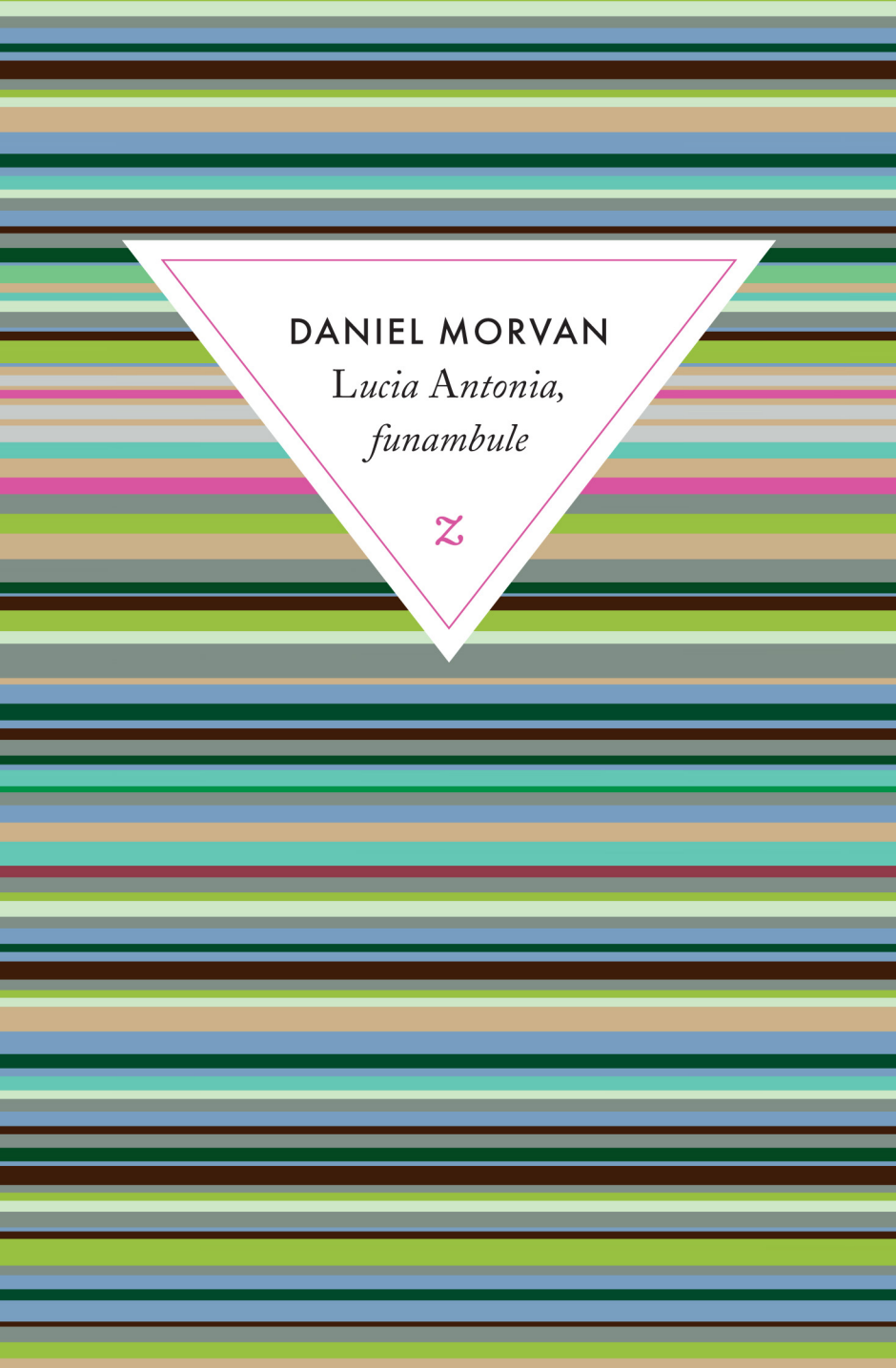




DANIEL MORVAN

*Lucia Antonia,
funambule*

z

« Porté par une écriture minimaliste et visuelle, *Lucia Antonia, funambule* prend de l'envergure au fil de la lecture, et devient une réflexion tournoyante et poétique. »
Hubert Artus, *Lire*

« *Lucia Antonia, funambule*, étonne par sa capacité à montrer l'essence des êtres et du monde. »
Le Magazine littéraire

« D'une plume d'une rare qualité, Daniel Morvan conduit cette rêverie poétique sur le fil tendu entre les vivants et les morts. »
Le Nouvel Observateur

« Un livre magique. »
ELLE Belgique

« Un roman éblouissant, tendu comme un fil délicat sous les pieds du funambule en équilibre entre la rêverie et le deuil. »
Madame Figaro

« Une écriture cristalline, d'une touchante fragilité, bouleversante, même, quand la douleur laisse Lucia vacillante sur le fil du rasoir. »
Anthony Dufraisse, *Le Matricule des Anges*

« La funambule Lucia Antonia emmène son lecteur très loin. »
Ouest France

« Grâce inquiète et gravité légère, tels sont les mots qui me viennent à l'esprit après la lecture de *Lucia Antonia, funambule*. »
Jean-Claude Pinson, *Place publique*

SUR LE WEB



Karim Karkeni raconte l'auteur Daniel Morvan dans l'émission *Du bon pied* sur la RTS

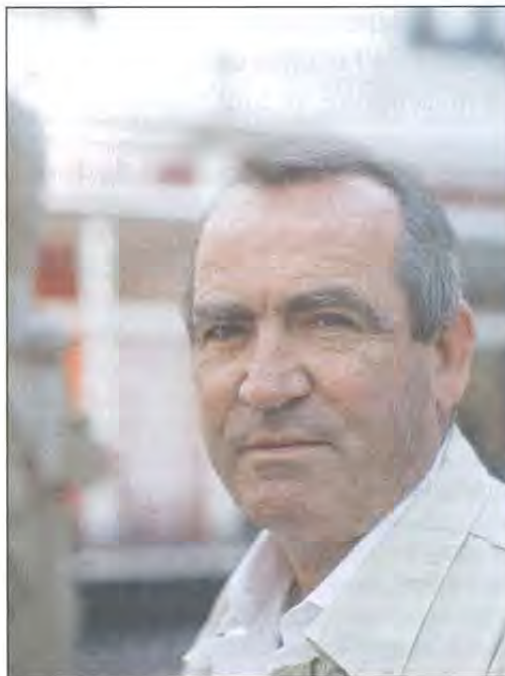
<https://www.rts.ch/audio-podcast/2025/audio/karim-karkeni-raconte-l-auteur-daniel-morvan-suivi-de-l-ecoute-d-un-titre-de-anda-a-anda-cra-ter-29045837.html?id=29045837>

Tombé du ciel

Daniel MORVAN

Lors d'un spectacle, une funambule chute et se tue. Sa partenaire quitte la troupe et doit apprendre à vivre avec ce souvenir.

C'est un livre court, le récit de deuil, et il vous envoie dans les étoiles. Celles que voient les funambules, ces artistes de la chorégraphie et de la suspension. Celles où demeurera toujours la lueur des personnes qui vous ont été chères. Arthénice était le « double lumineux » de Lucia Antonia. Leur « numéro de jumelles » était le clou du spectacle de la troupe, fondée il y a longtemps par le grand-père de Lucia. Mais un jour, lors d'une tournée en Italie, Arthénice tomba, et se tua. Depuis, la survivante est une « saltimbanque sans cirque, invisible parmi le peuple des oiseaux ». Elle a quitté la troupe et est restée en Italie, d'où elle écrit les « carnets » qui composent ce livre : « Les pensées que j'ai d'Arthénice me sont dictées par elle depuis son séjour dans les limbes des équilibristes. Je les laisse donc venir sans honte et les consigne ici malgré la promesse faite à mon père de ne rien écrire. [...] J'écris pour me taire et ne penser à rien. » Notre équilibriste n'a plus de fil, et évoquera dans un ordre aléatoire son pacte avec la défunte, l'histoire de la troupe, les personnes rencontrées durant l'écriture des carnets, ou encore l'art qu'elle pratique : « Le funambulisme m'a appris à observer du point de vue le plus élevé, celui de l'effraie sur sa proie nocturne, de l'orage sur l'étang. » Et, bien sûr, l'accident. Cette façon de jongler avec les thèmes, de les prendre, les lâcher, les retrouver ensuite, permet à Morvan de parvenir jusqu'à l'âme même de son sujet : comment marche la mémoire de quelqu'un qui passe sa vie en l'air, en équilibre, avec mission de ne pas chuter à terre ?



Sur la piste aux étoiles de Daniel Morvan, la vie tournoie.



Comment fonctionne la psyché d'une femme qui vit dans un monde parallèle et féérique, au milieu de déguisements, de clowns, de jongleurs, de saltimbanques ? Daniel Morvan a lui-même perdu un enfant, et on saluera la pudeur d'une fiction tournée vers le dehors de soi. Porté par une écriture minimaliste et visuelle, *Lucia Antonia, funambule* prend de l'envergure au fil de la lecture, et devient une réflexion tournoyante et poétique. Après quatre romans publiés dans des éditions régionales (Ouest-France, Coop Breizh), voici celui qui devrait apporter à Morvan une autre place, entre les lettres et les étoiles.

Hubert Artus

★★★ *Lucia Antonia, funambule* par Daniel Morvan, 142 p., Zulma, 16,50 €

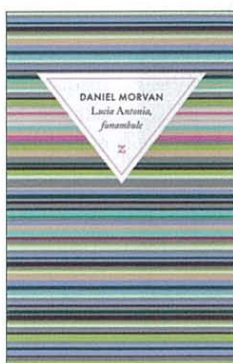
Janvier 2014

Perdre le fil, le retrouver

Lucia Antonia, funambule, Daniel Morvan,
éd. Zulma, 144 p., 16,50 €

Par **Enrica Sartori**

« **L**e départ d'une personne aimée fait de nous de grands hallucinés, et nous plaçons dans ces visions la prophétie de son retour. » Lucia Antonia est venue faire le deuil de sa partenaire de cirque sur une presqu'île, un pays de marais salants, un territoire hors du monde et du temps. Lucia Antonia, funambule, se met en retrait de son art et de sa communauté dans le pays de son amie disparue, là où elles se sont rencontrées. Ce lieu ami « la tient captive ». Sa partenaire, Arthénice, est tombée accidentellement lors d'une représentation ; la culpabilité ne quitte plus Lucia Antonia. La funambule n'aurait pas dû survivre à la mort de sa jumelle. « Je voulais dévêtir le monde pour le regarder nu et barbare. Mais chaque matin il apparaît tout habillé comme si elle n'était jamais morte. » Dans son exil, elle tient pendant cinq mois un journal. Tout comme son ancêtre, Alcibiade, l'inventeur du justaucorps et du trapèze volant, avait tenu le sien, Lucia Antonia fait le compte rendu de sa nouvelle vie et du souvenir de la défunte qui l'habite entièrement. Son travail d'écriture l'éloigne du bavardage et du superflu. La perte du bonheur se confond avec le mouvement d'un fleuve qui disparaît en cascade. « Le monde connut un bref chagrin



d'ivrogne et retourna à ses occupations. La course des étoiles ne s'arrêta pas plus d'un instant. »

Lucia Antonia, funambule, étonne par sa pureté et sa capacité à montrer l'essence des êtres et du monde. « C'est poétiquement que l'homme habite cette terre » (Hölderlin), et c'est cet esprit qui habite l'ouvrage du journaliste breton. Daniel Morvan fait avec délicatesse le portrait du paysage océanique. D'un trait concis, il laisse venir l'horreur du monde jusqu'au rivage sans pour autant la laisser s'échouer. Rien ne viendra entacher la pureté de la parole de Lucia Antonia. L'écrivain lève le rideau sur la saloperie humaine par ellipse, ne dénonce pas, nous donne à voir des choses que nous

connaissons mais que nous n'avions pas vues. Il s'agit bien dans ce livre de voir au-delà de ce que nous croyons savoir sur l'art et la mort. Les questions de la transcendance et de l'art hantent le journal de la jeune femme. Un peintre rencontré sur la presqu'île, Arthénice et Lucia Antonia sont les hérauts de leur l'art. Une soif d'absolu anime ces artistes. Le premier s'est installé dans une région qui n'avait pas encore été peinte. Son œil « entend la désolation ». Il fait de ses tableaux des « enregistrements sonores du bruit du monde ». Au même titre que le comédien, « l'acrobate et le funambule doivent lire leur rôle dans la vie ». La funambule épouse le monde pour ensuite jouer de son corps comme d'un instrument sur le fil ; Arthénice et Lucia Antonia sont à l'image du funambule de Zarathoustra : un pont, un passage, une quête d'absolu. □

Le nouvel **Observateur**

Jeudi 12 septembre 2013

ROMAN

Lucia Antonia, funambule

par Daniel Morvan,
Zulma, 144 p., 16,50 euros.



****** Elles s'étaient promis de disparaître ensemble si l'une d'elles trébuchait. Mais Lucia Antonia, retenue à la vie par un ultime réflexe, a laissé partir seule Arthénice, sa jumelle funambule, son double lumineux. Abandonnée au bord d'une saline par le cirque familial, la survivante confie à son journal les fragments de sa vie passée et présente sous l'œil d'un peintre qui semble lui aussi hanté par l'image de la funambule morte. D'une plume d'une rare qualité, Daniel Morvan conduit cette rêverie poétique sur le fil tendu entre les vivants et les morts.

JEAN CONTRUCCI

29 septembre 2013

... LE CIRQUE



DANSER SA VIE

C'est le journal d'une danseuse de corde. Lucia Antonia a perdu dans une chute sa complice de scène, Arthénice. Dans ces

fragments étincelants d'une vie présente et passée, l'équilibriste brisée balance entre sable et mer, onirisme et réalité. Un roman éblouissant, tendu comme un fil délicat sous les pieds du funambule en équilibre entre la rêverie et le deuil.

✓ LUCIA ANTONIA. FUNAMBULE.

de Daniel Morvan, éditions Zulma,
144 p., 16,50 €.

ELLE

BELGIQUE

Septembre 2013

SPÉCIAL BONNE HUMEUR LA MORT, ET ALORS ?

Alors là, chapeau : leurs héroïnes subissent un deuil horrible, et ils parviennent à produire deux des romans les plus beaux, les plus forts et les plus énergisants de la rentrée littéraire. Que du bonheur.

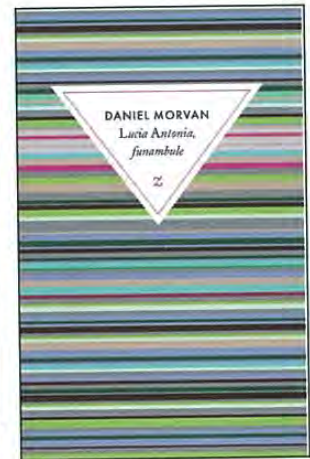
Le plus solaire. À la mort d'Arthénice, son amie et partenaire funambule, Lucia Antonia s'exile : elle laisse sa famille de saltimbanques continuer la route et se sédentarise (comme elle se flagellerait), en Camargue. Dans un carnet, elle jette des bribes de son quotidien, des fragments de tout et de rien : au milieu des salines, sa façon lumineuse de survivre donne un livre magique, qui nous apprend que lorsque l'indicible est dit, il n'en reste pas moins opaque. « Mon ami Lucien me dit que nous, acrobates, sommes des poètes car nous allégeons la vie. » : voilà la prose délicate et déliée de Daniel Morvan parfaitement résumée.

■ « Lucia Antonia, funambule », Daniel Morvan (Zulma).

Septembre 2013

Au bout du fil

Sur le fil qui y a-t-il ? « *Arthénice et Lucia Antonia, les jumelles funambules* », annonce l'affiche du cirque. Elles forment une de ces paires qui défient le vertige, partenaires au-dessus du vide. Enfin, tout cela appartient au passé. Un jour, le duo tombe de haut, en morceaux. La première chute mortellement, la seconde culpabilise jusqu'à l'écœurement. L'une, désormais « *dans les limbes des équilibristes* », l'autre hantée par cette « *sœur éparpillée dans l'abîme* ». Ainsi commence, par un malheur, ce très envoûtant roman de Daniel Morvan qui met en scène l'amour indéfectible de Lucia, maintenant « *saltimbanque sans cirque* », pour l'être perdu, son double de représentation. Composé sous la forme de carnets tenus par Lucia, il déroule des paysages miroitants. Est-ce quelque part en Bretagne, en Vendée que l'auteur situe cette histoire ? Peut-être sur les terres de Guérande, on ne sait pas vraiment. C'est en tout cas au milieu des marais salants que Lucia se retire, seule, pour s'exercer à son art, « *invisible parmi le peuple des oiseaux* ». Enfin, pas tout à fait seule : des migrants venus du bout du monde atterrissent aussi ici, sous l'œil bienveillant des aigrettes et d'un peintre, Pierrot, fasciné par la lumière des salines. Autour de cette femme esseulée, une nouvelle vie, lentement, cristallise alors. Comme le sel. Lucia Antonia porte le deuil comme l'on porte un enfant : pour donner la vie. Quant au récit, il est porté par une écriture cristalline, d'une touchante fragilité, bouleversante, même, quand la douleur laisse Lucia vacillante sur le fil du rasoir. À travers ce portrait d'une femme accablée de chagrin, Daniel Morvan s'attache à l'idée d'une mémoire qui soit lumineuse, pas morbide, qui garde les ombres en vie. Oui, la vie avant tout, plus forte que tout, voilà ce qu'il dit. C'est banal, sûrement, mais c'est souverain aussi.



Anthony Dufraisie

LUCIA ANTONIA, FUNAMBULE DE DANIEL MORVAN, Zulma, 130 pages, 16,50 €

Vendredi 23 août

La *Funambule* de Daniel Morvan est unique



Frédéric Girou

Notre confrère Daniel Morvan, journaliste à la rédaction nantaise d'*Ouest-France*, publie aux éditions Zulma le très beau *Lucia Antonia, funambule*. Ces carnets d'une artiste privée de sa partenaire de cirque, tombée pendant son numéro, forment au fil des pages le récit poignant d'un deuil sans fond, d'une perte irréparable. Arthénice était la jumelle funambule, l'exquise, la lumineuse. Plus que l'amie, plus que la sœur, le double de Lucia Antonia, elle a été avalée par l'abîme et l'insupportable est de vivre encore après elle.

À petites touches, Daniel Morvan dessine cette figure d'une infinie délicatesse, voilant de silence les émotions trop intenses. Il faut toute sa maîtrise de l'écriture et sa puissance d'évocation pour se glisser ainsi dans les carnets de la jeune femme, pour s'effacer derrière son personnage.

« Elle s'est imposée, confie l'auteur. C'est comme un ange qui vous fait la grâce d'être présent. On lui dit bonjour et on écrit ! » La forme des fragments permet un jeu d'écriture subtil qui laisse au lecteur une grande liberté d'imagination.

Sur une saline abandonnée, « qui pourrait être située n'importe où », Lucia Antonia, qui a quitté le cirque, flotte entre culpabilité d'être vivante et espoir malgré tout. « Elle a un côté Orphée qui saurait que jamais Eurydice ne reviendra mais qui y croirait quand même », reconnaît Daniel Morvan. Belle comme une figure de Bergman, tout comme Arthénice la disparue, la funambule Lucia Antonia emmène son lecteur très loin.

B.L.

Daniel Morvan, *Lucia Antonia, funambule*. Zulma, 129 p., 16,50 €.

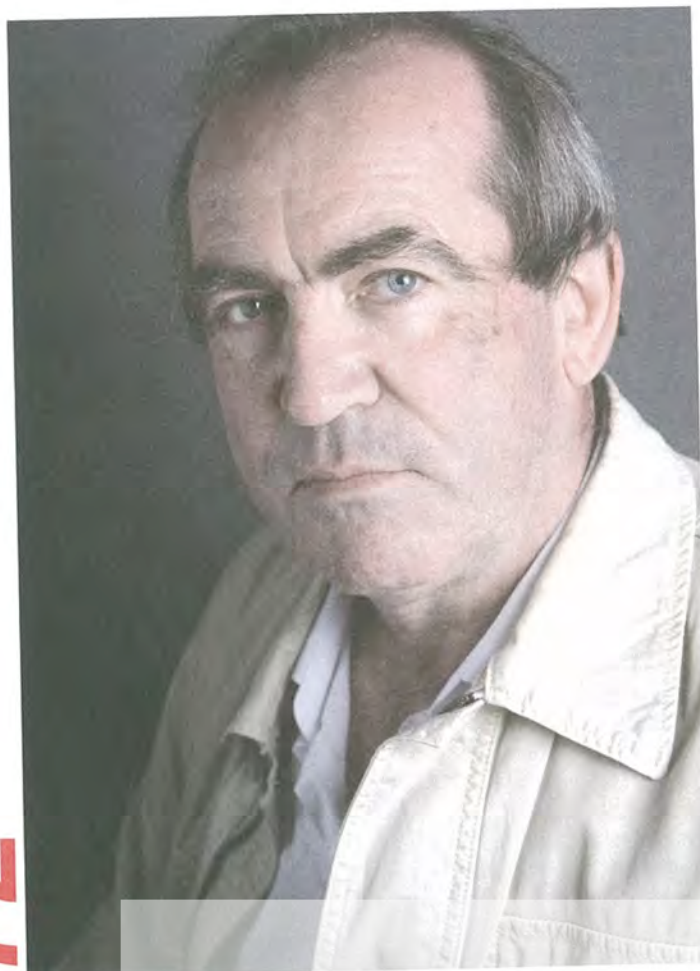
Août-Septembre 2013

Entretien **DANIEL MORVAN** *SUR LE FIL D'ARTHÉNICE*

Pour
Lucia Antonia, funambule
Zulma

Par JEAN-FRANÇOIS DELAPRÉ
Librairie Saint-Christophe
(Lesneven)

—
Entretien réalisé
lors de la réunion *Page*
Rentrée littéraire,
le 3 juin à la BnF.
Propos transcrits par
PATRICK DE SINEY.



QUI EST CETTE LUCIA ANTONIA, funambule, qui donne son nom au titre de votre livre ?

DANIEL MORVAN — Lucia Antonia est une équilibriste qui, après la chute de sa partenaire Arthénice, a dû quitter le petit cirque fondé par son arrière-grand-père Alcibiade. Arthénice était le double lumineux ou la jumelle de Lucia Antonia. Arthénice est tombée. Lucia Antonia accepte de quitter le cirque pour alléger son fardeau. Mais cette mise à l'écart sera aussi le moment de rencontre avec des alliés essentiels : le monde, sa lumière, les humains et les oiseaux. La matière du livre est faite de ses carnets, un agenda où elle note sous forme de fragments ce qu'elle doit penser à faire fabriquer : des chaussons d'équilibriste, un justaucorps. Mais dans ces listes de choses à faire, se glissent sans bruit d'éblouissantes révélations. Ce livre raconte l'histoire de la découverte des beautés du monde et de la mémoire par une jeune fille qui a perdu sa meilleure amie.

Lucia Antonia se retire dans un tout petit village situé à proximité de marais salants. Est-il permis d'imaginer que ce village existe ? Je me suis d'abord dit que vous aviez planté le décor de votre histoire dans la presqu'île de Guérande ; puis je n'en ai plus été aussi certain et il m'a semblé qu'il s'agissait peut-être d'un autre endroit de la Bretagne, qui vous serait tout particulièrement précieux...

D. M. — Je laisse à chaque lecteur le soin et la liberté de déterminer lui-même le lieu de son cœur. Après tout, la presqu'île du livre baigne d'abord dans un océan de papier... mais il existe en Bretagne de ces lieux protégés de la civilisation, préservés du béton-

Quand Lucia Antonia commence la rédaction de son carnet, elle a déjà quitté le cirque. Quand elle écrit, elle sait qu'elle va redonner une vie à Arthénice. De ces morceaux épars va naître un roman à nul autre pareil. Magique comme l'œil écarquillé de l'enfant devant le balancement du funambule.

nage, propices au jeu des apparitions. La presqu'île de Guérande, Noirmoutier ont bien sûr inspiré le lieu du roman. Mais il existe d'autres sites qui furent jadis des marais salants, aujourd'hui désaffectés et éléments du patrimoine littoral, par exemple dans l'estuaire de la Rance. La Bretagne ? Oui, bien sûr, parce que la Bretagne est un livre d'épiphanies, d'apparitions du monde. La Bretagne, mais pourquoi pas la Camargue ou le Japon de Kawabata, ou encore une île secrète au large de Stockholm, dans *Monika* d'Ingmar Bergman ? Mais je pourrai un jour vous indiquer l'endroit exact où Lucia Antonia a tendu son fil et où elle a donné sa première représentation.

Dans ce refuge au bout du monde, Lucia Antonia rencontre Eugénie et Astrée. Elles aussi sont des perdues de la vie. Elles sont deux migrantes parvenues au bout de leur fuite, incapables d'aller plus loin, puisqu'au-delà, il n'y a que l'océan. Quel sens avez-vous voulu donner à la rencontre de Lucia Antonia, d'Eugénie et d'Astrée ?

D. M. — Cette rencontre est la conjugaison de plusieurs malheurs derrière un paravent d'oiseaux et de roseaux, au sein d'un lieu de paix. Il se crée une alliance magique entre ces migrants acculés au bout du monde et Lucia Antonia. Elle a choisi de s'abandonner aux forces élémentaires de la terre, de l'eau, de l'air et du feu. Mais toutes trois refusent d'abdiquer de leurs prétentions à marcher sur le vide. Eugénie et Astrée continuent de rêver d'un monde de libre circulation, alors que vivre sans papiers n'est aujourd'hui plus possible. Lucia Antonia se nourrit à la fois de leur sagesse pratique et de leur capacité

à rêver. Leur rencontre prend la forme d'un opéra baroque où deux formes de nomadisme (celui des funambules et celui des migrants) se retrouvent en un lieu délaissé, un *finis terrae* qui s'avère être une forme de paradis terrestre. Le livre est tout entier dans l'écoute d'une jeune fille qui croise les jambes sur une bergère au bord d'une saline abandonnée, et boit un verre de vin avec un jeune tailleur de voiles. Il n'est peut-être écrit que pour faire exister cette vision du bonheur. Une sorte de mondanité du dénuement. Avec pour seule préciosité celle d'un envol d'aigrettes, d'un jeu d'enfants avec des crosses de fougères. Oui, c'est peut-être l'image la plus exacte de Lucia Antonia : une jeune fille qui joue à la marquise avec deux Africaines, au bout du monde.

Le livre est construit de fragments, comme s'il s'agissait d'un puzzle composé de multiples morceaux de textes reportés par Lucia Antonia sur un carnet et qui, agrégés les uns aux autres, racontent sa sœur jumelle. Cette construction atypique s'est-elle imposée à vous dès le début ?

D. M. — Marcher sur le fil et écrire sont deux manières de tracer des lignes dans l'espace, de tendre un fil dans la nuit. D'aller sur ce fil à la rencontre de la disparue, au bout des mots qui s'ouvrent tous sur la nuit. L'écriture fragmentée est celle de tous ceux qui notent quelques mots sur un carnet, comme une prière, un chagrin, un numéro de loterie, il se trouve que le fragment sait aussi raconter des histoires. Le bref raconte nos vies, c'est le mot qui traverse le temps, dit l'essentiel, résume ce qu'on a sur le cœur, plus qu'un discours : le court est la forme ►►►

►►► accomplie du long. Il se pratique comme la calligraphie, il s'écoute comme les « Images » de Claude Debussy. Cette forme brisée est, vous le dites, rarement envisagée pour écrire un roman, car il faut inventer une forme de fluidité dans le discontinu des fragments, une forme qui soit au roman ce que le haïku est à la poésie. Cela implique de faire intensément appel à l'imagination du lecteur, qui découvre pas à pas l'immensité qui se cache derrière ces notes. La forme fragmentaire est celle des réminiscences bouleversantes, d'une réalité qui ne se livre que par éclats. Elle permet d'éviter d'en rajouter dans les boutons de guêtres et les pensées profondes. J'ai simplement choisi d'employer peu de mots pour un livre qui n'est pas si bref qu'il ne paraît. Donner la parole à Lucia, tenter de voir le monde comme elle le voit. On peut tout tenter dans un roman, pourquoi s'en priver ?

Cette forme fragmentée est aussi une manière de restituer la « traversée des apparences » accomplie par Lucia Antonia, dans sa reconquête du fil ?

D. M. — Cette forme s'est imposée comme une évidence dans la mesure où elle permet de faire le silence autour des instants d'éblouissements ponctuant l'existence de Lucia Antonia. Le pari était de construire une vraie histoire, avec un début, un milieu et une fin. Lucia écrit juste pour elle, pour se souvenir, par exemple, de ne pas se baigner après s'être frotté les pieds à la pierre ponce. Mêlées à ces notes, des souvenirs qui permettent de construire une histoire personnelle dense, de remonter les générations jusqu'au clown qui osa défier l'empereur et fut emprisonné. Il se tisse ainsi un lien entre la grande et la petite histoire, avec des anecdotes dont on peut rire, comme le fait que les ancêtres de Lucia Antonia furent interdits de clownerie par Napoléon : il échouait à restaurer les fastes royaux dans son palais parce que les réjouissances y étaient obligatoires. Lucia ne combat pas seulement contre l'effacement de son amie dans des images pieuses, mais aussi pour l'idéal paternel, démocratique, d'un cirque où l'on pourrait rire du roi...

J'ai le souvenir de ces petits cirques familiaux venant donner quelques représentations dans les bourgs de campagne. Il y a ce passage où Lucia Antonia se rappelle un épisode de son enfance : elle est dans le camion de son père et, au moment où celui-ci quitte la ville ou le village dans lequel le cirque vient de donner une représentation, elle éprouve un prodigieux sentiment de puissance...

D. M. — Oui, bien sûr, le petit cirque de campagne qui donne sa représentation dans un préau d'école, avec un enfant contorsionniste qui entre dans un tonneau, une Lucia enfant qui fait déjà quelques mètres sur un petit fil... L'anecdote sur l'enfant du cirque et sa fierté de s'asseoir dans le camion de son père, c'est une vraie funambule, Coline Rigot, qui me l'a racontée. C'est une impression que seuls les enfants de la balle peuvent ressentir, ce regard que les autres enfants posent sur vous alors que le cirque, qui vient de faire vivre des instants magiques aux spectateurs, s'éloignent en convoi vers une autre destination. J'ai trouvé cela très beau. Très vrai. Car le spectacle d'un cirque qui s'en va a quelque chose de poignant : c'est l'aventure qui s'en va, s'éloigne de nous. Le cirque n'est jamais seulement le cirque, il est une image de la vraie vie, la vie errante. Le cirque qui s'en va nous adresse ce message-là, de vivre poétiquement.

C'est un livre qui avance sur un fil. On ne lâche pas le fil, on ne revient pas en arrière de peur de tomber. Je pense que vous avez écrit ce livre d'une seule traite, d'un seul fil, comme un funambule avançant au-dessus du gouffre ?

D. M. — Oui, c'est juste, le livre s'est écrit vite et sans hésitation, parce qu'il avait été longuement mûri, avec simplement la préoccupation d'éviter les oscillations trop fortes... C'est pour cette raison que l'histoire semble avancer à pas mesurés, sans brusquerie, juste ce qu'il faut pour progresser sans heurts, en respectant la paix qui m'entourait. Il y avait une forte coïncidence entre l'aventure de la funambule et celle de l'écriture. Tendre un fil, raconter une histoire... Je suis entré dans des grandes zones de silence en écrivant ce livre.

Il faut parler d'un autre personnage essentiel du livre, un peintre du nom de Pierrot et dont la présence constitue, aux yeux de l'héroïne, un lien avec Arthénice. Certaines peintures de Pierrot donnent à Lucia l'impression que la funambule a été son modèle. En réalité, Lucia Antonia fait une expérience commune à tous ceux qui ont vécu un deuil, elle croit apercevoir un peu partout la personne disparue. Ici, Lucia voit son amie dans les peintures de Pierrot. L'artiste est-il un prétexte pour parler encore plus fort d'Arthénice ?

D. M. — Lucia Antonia se heurte à ce peintre, avec colère, parce que les portraits qu'il fait sont bien ceux de l'amie disparue. Elle veut fuir un monde de représentations et d'illusions, et, avec Pierrot, elle a la troublante sensation d'être poursuivie par la

représentation d'Arthénice. Cette image qu'elle ne veut plus voir, parce que la vraie Arthénice est en elle. Elle s'applique à détruire ce monde d'images dans l'espoir de retrouver la part la plus forte, la plus indestructible de son amitié avec Arthénice. En filigrane, on peut y lire aussi une révolte de Lucia Antonia contre l'univers d'images qu'est le cirque, univers voulu par son père, par sa tradition familiale, qui a coûté la vie à Arthénice. Elle va le reconstruire, cet univers, mais à sa manière. De plus, cette histoire d'images masque aussi une rivalité amoureuse latente. Au fond, Lucia Antonia est jalouse de l'Arthénice que le peintre a connue, jalouse de cette vie autre d'Arthénice modèle. Aussi ira-t-elle jusqu'à vérifier elle-même, auprès du peintre, qu'il l'a connue. Elle voudra retrouver les traces d'Arthénice sur la peau du peintre, ce qui est une autre manière de chérir son image. Je n'ai pas eu conscience de lui faire faire une chose audacieuse, en écrivant cela.

Ce qui est très beau dans les dernières pages du livre, c'est que vous semblez vouloir montrer que la vie est plus forte que tout. Est-ce là, aussi, le message que vous tentez de faire passer ?

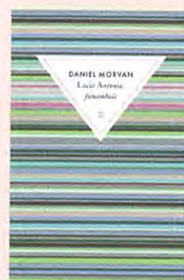
D. M. — Oui, en dépit de sa banalité, et même si Lucia Antonia est aussi farouche dans son chagrin que la Rachel de la Bible, elle ne veut pas être consolée. Ce livre raconte le désir de transcendance dans un monde où la mort a été déritualisée. Comme Philippe Forest, je ne me reconnais pas dans l'idée reçue d'un « travail de deuil », après lequel on rejoindrait sagement la communauté des hommes. Mais Lucia Antonia est une rebelle qui ne veut pas rentrer dans le rang. Elle éprouve la mort comme une expérience sensorielle de l'au-delà, une expérience de dévastation mais aussi d'étrangeté, une autre manière d'habiter le monde. Le fil qui va au-delà de la mort est un raccourci vers l'essentiel du monde. La funambule invente un univers dont les illuminations trouent le voile de chagrin, et l'on peut croire au miracle, au moins dans les livres. C'est par exemple la vision du peintre, qui, un matin, trouve à sa porte la beauté du monde en découvrant Lucia Antonia sur son fil, au-dessus des eaux, au milieu des oiseaux. Cette beauté-là existe, elle a la simplicité d'une prière, d'une chanson, dans la fidélité à la disparue, dans l'oubli de soi. Alors, oui, Lucia Antonia traverse le néant et entreprend de vivre, parce qu'elle a tendu un fil. Elle va embarquer Astrée et Eugénie dans une nouvelle aventure... Mais je ne veux pas en dire plus, il ne faut pas dévoiler la fin... ■

A PROPOS DU LIVRE

Par JEAN-FRANÇOIS DELAPRÉ
Librairie Saint-Christophe
(Lesneven)

C'EST UN LIVRE FRAGILE dont on tourne les pages avec toute la délicatesse qui sied aux œufs de Fabergé. C'est une œuvre sculptée dans les sables, sur les épands des paludiers, dans les humeurs des vagues, sur l'instabilité d'un fil d'araignée tissé entre deux oyats. C'est un livre sur l'absence, celle dont on ne se console pas, mais dont on se souvient avec brillance. C'est une histoire peinte en fragments, le tableau lumineux d'un peintre des orages sur la mer. C'est un livre qui ne se raconte pas, car une fois qu'on l'a lu, on a plus qu'une seule envie, le

passer en cachette, sous le manteau, en disant : « Chut, lis-le, lis ça, après on en parlera, mais pas avant, j'ai envie que toi aussi tu prennes les pas d'Arthénice et de Lucia Antonia, que tu apprennes le fil, si ténu, si près de rompre qu'on ne respire pas en le lisant. » C'est un livre d'amour qui se balance entre le ciel et la terre.



Daniel Morvan
Lucia Antonia, funambule
Zulma, 144 p., 16,50 €

► Lu & conseillé par
H. Latreille
Lib. Nouvelle
(Asnières-sur-Seine)
E. George
Lib. Gwalarn
(Lannion)
V. Marchand
Lib. Coiffard (Nantes)
M. Hirigoyen
Lib. Le Jardin
des lettres
(Craponne)



Retrouvez une vidéo de l'auteur
sur pagesdeslibraires.fr

Septembre-octobre 2013

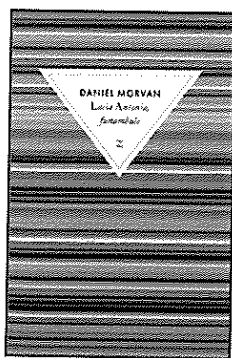
À LIRE



LITTÉRATURE

Chant funambule contre l'oubli

Grâce inquiète et gravité légère, tels sont les mots en forme d'oxymore qui me viennent à l'esprit après la lecture de *Lucia Antonia, funambule*, le beau et singulier roman que propose en cette rentrée littéraire Daniel Morvan. À mi-chemin du conte et du thrène (du chant funèbre), il appartient à ces œuvres qui laissent une profonde empreinte parce qu'elles touchent au nœud même de l'existence, alors qu'elles sont très éloignées des conventions de l'ordinaire réalisme. En ce sens, inventant son langage, le livre est parent de ces films de Jacques Demy où l'artifice de la vie mise en chansons sonne plus juste que bien des représentations soucieuses d'en mimer la simple prose. Le clin d'œil à l'univers de Demy est d'ailleurs explicite : c'est à Rochefort que se rencontrent les deux jumelles de cœur et de corde qui sont les protagonistes du livre.



L'argument du récit est aussi simple qu'en sont subtiles et vibrantes, émouvantes, les harmoniques. Sous forme de carnets, Lucia Antonia, la narratrice, y évoque sa partenaire de cirque, l'inoubliable Arthénice, tombée un jour où Lucia, souffrante, a dû se faire remplacer pour un numéro périlleux où les deux funambules doivent se croiser sur le fil. Hantée par une sourde culpabilité, inconsolable, Lucia se reproche de n'avoir pas respecté leur pacte de jumelles funambules : « si l'une tombe, l'autre ne lui survit pas. »

Dès lors, elle n'a de cesse de vouloir retrouver sa « sœur éparpillée dans l'abîme », rêvant même de chuter à son tour pour la rejoindre et ne faire enfin plus qu'une avec elle. Geste orphique, sans doute. Mais si Arthénice est, comme Euridyce, un nom de nymphe, nulle illusion de ramener des Enfers sa jumelle : la chambre du néant, « qui est la maison unique de tous les morts », est sans appel. Cependant, si Lucia accepte que soit morte sa jumelle, pas question d'effacement et d'oubli : je refuse, écrit-elle, qu'elle « devienne du vide » ; je veux au contraire qu'elle soit « toujours elle dans le néant ».

Pas de côté

D'emblée, l'univers dans lequel s'inscrit le récit, celui du cirque, nous invite à faire un pas de côté, à emprunter des chemins à l'écart. En l'occurrence, c'est dans la zone la plus reculée d'un pays de maïs salants, que Lucia Antonia et les siens installent leur chapiteau.

Aux marges du monde ordinaire, les circassiens y côtoient des réfugiés qui n'ont trouvé d'autre abri que celui des roseaux. Mais, lieu de rélegation, les salines, miroir entre terre et ciel, sont aussi un lieu propice au rêve, à la légende, à l'enchantement dont le cirque est synonyme. Et c'est bien ce à quoi s'emploie le roman : inventer un espace où les lois de la pesanteur semblent s'effacer pour faire place à une musique où la gravité du chant funèbre jamais ne pèse ni ne cède au moindre pathos. On pense alors à tel poème d'Apollinaire, tel tableau de Chagall, à moins que ne vienne à l'esprit une Gymnopédie de Satie.

Procédant par petites touches et phrases courtes, par fragments incisés qui sont parfois comme autant de petits poèmes en prose, le roman emprunte au conte sa simplicité d'allure. Cependant, c'est une vraie méditation, sur la mort et l'image notamment, qu'il nous offre en ses tréfonds. Que gardons-nous des défunts ? Comment faire pour que leur image elle-même n'en vienne à s'effacer ? Telles sont les questions qui taraudent la narratrice – et tout autant cet homme porteur d'un « grand chagrin » qui se présente à Lucia et à ses amies comme peintre de son état. Par elles surnommé Pierrot (« un nom de clown sérieux ») il campe une figure de « clown blanc » à la Watteau, qui n'est pas sans évoquer (Daniel Morvan n'a pas pu ne pas y penser) un autre Pierrot ayant beaucoup écrit sur la mélancolie de la peinture, Pierre Michon.

Mais le personnage du peintre ayant perdu son modèle est ici d'abord une sorte de double de l'auteur. « Les peintres prennent un modèle, l'aiment et le peignent ; ils pleurent le départ de leur modèle et s'en consolent avec le tableau où ce modèle est représenté. Puis ils se séparent aussi du tableau. Ils ont possédé le modèle, puis son image, puis rien. » À l'instar des portraits romains du Fayoum, « les images sont des tombeaux » d'où le modèle s'est absenté. D'ailleurs, « même les tombes finissent par périr ». Et c'est seulement par le truchement d'un portrait d'elle que Pierrot offre aux flammes, par la grâce en somme d'un tableau devenant, d'avoir été à moitié brûlé, en quelque sorte « abstrait », que Lucia pourra croire entrevoir, comme au milieu des ruines de Rome, « réunies dans la même image », les deux silhouettes de sa jumelle et d'elle-même, marchant l'une vers l'autre sur un fil. « Non pas une image du passé, mais du futur ».

Quant au portrait d'Arthénice peint par Pierrot, Lucia Antonia finit par le dérober dans le lieu (on supposera un musée) où il est conservé, le découpant avant de le disperser « comme les cendres d'une urne funéraire » dans la forêt où elle va ensuite se perdre pour donner le visage de son amie « aux feuilles des bois ». Ainsi « dé-peinte » la défunte peut-elle être rejointe par sa jumelle dans le pays invisible qu'elle gouverne : « Arthénice avait été ma sœur, elle devint mon pays ». La seule image qui soit vraie est ainsi une non-image, une



image « étoilée », dispersée, fragmentée.

Si je résume ainsi trop lourdement ce qui est raconté avec infiniment plus de grâce et de légèreté par l'auteur, c'est qu'il me semble que ce schème narratif livre toute la poétique du roman. Une poétique très moderne et très cinématographique en ce qu'elle repose sur la double opération du *cut-up*, du découpage en séquences, en fragments, et du montage. Eisenstein faisait de Dionysos l'emblème de ces techniques. Découpé en morceaux comme en autant de *rushes* par l'opération du montage, le dieu errant recommence à la faveur de l'œuvre d'art, nous dit en substance Eisenstein, à danser, à se mouvoir et à nous émouvoir. Roman par fragments, procédant d'une poétique de la notation mêlant la puissance visionnaire du rêve et la netteté épiphanique de la sensation, *Lucia Antonia, funambule* assemble des blocs de pure présence. Comme tel, il relève bien, comme le « cinéma de poésie » voulu par Pasolini, d'un art de la *survivance* (pour reprendre un mot cher à Georges Didi-Huberman).

Un air vif

« In memoriam Mathilde en Juillet », l'inscription figurant au seuil du roman indique que les carnets de Lucia Antonia, par-delà la fiction qu'ils inventent, valent, à travers ce thrène qu'ils composent, comme un tombeau à la mémoire de cette artiste talentueuse, chanteuse et comédienne, que fut la fille de Daniel Morvan, Mathilde, emportée à 25 ans par un cancer quand un avenir prometteur s'ouvrait à elle (nul n'a oublié le dernier concert qu'elle donna, au Pannonica, le 14 décembre 2009, très peu de temps avant sa mort).

Le tombeau est un genre littéraire difficile en ce qu'il est constamment guetté par le pathos. L'écriture de Daniel Morvan, dépouillée, toute en ruptures et pointillés, a su en éviter tous les écueils. Rien qui pèse dans ce livre qui a su trouver la forme adéquate et la bonne longueur d'onde pour émettre son chant. Toujours un air vif circule entre les lignes de cette histoire « aérienne » sans être jamais éthérée.

« Elle aimait amoureusement, note Lucia à propos de sa jumelle, le nom Chostakovitch. Elle me disait à l'oreille : Chos-ta-ko-vitch ». Si elle est plus souvent qu'à son tour de tonalité funèbre, la musique du compositeur russe sait aussi, jusque dans la gravité, avancer à pas légers, sans bavardage, sans pompe romantique. Ainsi avance, toujours sobre, la phrase de Daniel Morvan. Art du bref et de l'ellipse, de l'énigme (« Le fil ou la marée montante qui envahissait les herbiers : lequel me portait ? ») ; art de l'aphorisme (« Éviter les bains de mer après la pierre ponce »). Mais aussi art de phraser, d'enchaîner, où l'écriture, portée par la scansion des titres de fragments, « décolle » et s'élance vibrante, sur un rythme staccato, comme s'élève vers la syllabe finale qui le couronne le *nom* de Chostakovitch. Art des images, de leurs collisions favorisant la démultiplication des points de vue et

des plans. Sans cesse l'écriture fait ainsi lever des lointains et confère au roman une profondeur stéréoscopique, le nimbant d'une dimension *auratique* qui éloigne le propos de toute effusion comme de tout naturalisme.

Teinté d'une mélancolie toute nervalienne, un désir d'Italie traverse tout le livre, ajoutant à la distance historique (le cirque est fondé sur un modèle antique) une distance géographique : « Nous irons à Rome porter son nom ». Et quant à l'écriture, au style, c'est du côté de l'Italie aussi qu'on est enclin à chercher des points de comparaison. On pense à Erri de Luca, à sa phrase sobre, à sa façon de décrire les gestes les plus simples comme s'ils étaient empreints de sacralité, tandis que la composition sous forme de carnets fait songer au Quignard des *Tablettes de buis d'Apronia Avitia* (qui se présente comme le journal d'une patricienne romaine). « J'hésite pourtant, note Lucia Antonia, à utiliser les chiffres romains dans ce carnet : cela fait dame romaine. » Mais, ajoute-t-elle aussitôt, leur emploi « m'incite aussi à méditer ce que je j'écris, comme s'ils étaient gravés dans le marbre ou le buis d'une tablette ».

Écrire comme l'on grave, mais sans emphase ni componction. Écrire contre l'oubli un vivant tombeau, élever un chant funambule, aérien, tel est le pari superbement tenu par un livre promis, parions-le, à un tout autre destin que cet oubli qui est le lot logique de la plupart des romans de la rentrée littéraire. ■

JEAN-CLAUDE PINSON

Daniel Morvan, *Lucia Antonia, funambule*, Zulma, 129 pages, 16, 50 €